

Ce que fait le vieux berger à la descente des troupeaux

Il s'agit de Gustave Rochat. Il était en fait plus que berger. Ainsi laitier du village, ancien fromager sur sa montagne de Mallevaux-dessus, ancien affineur aussi.

A l'automne, bien entendu, il emboîtait comme les autres, mais alors à son rythme. La maîtrise du « coup de feu » nécessitait les mains de l'ensemble du personnel et de la maisonnée.

Mais il arrivait, en fin de semaine surtout, que le travail en cave se faisait moins pressant, ce qui était une bénédiction pour lui. Plus anciennement il serait monté sur sa montagne avec son vélomoteur, il aurait ouvert la porte du chalet pour retrouver sa vieille cuisine, il se serait assis sur le banc qu'il y a devant tout contre le mur pour s'en rouler une, une pas serrée du tout, et puis, tout en fumant, Ô avec ce tabac si mal serré, il n'allait pas s'asphyxier la semaine prochaine !, il regardait son plan, là-bas, du côté de la Dent de Vaulion. On y avait mis il y avait bientôt dix ans du fumier de poule. Crénom, l'effet s'en faisait encore sentir, de telle manière qu'au printemps déjà sur cet espace regagné sur les broussailles et les lésines, on y voyait pousser de grandes couiques qui dépassaient d'un beau bout tout le reste de la végétation.

- C'est ça, berger, tu nous fais pousser maintenant des couiques sur ta montagne !

Et il était bien, là, assis sur son banc, tranquille, oublieux du bas où le travail ne pressait pas, tout à son alpage, à la douce paix qui y régnait ainsi l'automne alors que le bétail était redescendu. On entendait parfois un coup de fusil dans les forêts, pas si loin que ça, et si ces abrutis allaient nous envoyer une décharge de plomb en pleine figure, maladroits comme ils sont, hein ?

Il irait voir son chantier, où l'été passé ses commis lui avait monté de la sciure et des découpures de carton. C'est lui qui les avait faites quand il n'avait plus de boîtes à repétasser. Il prenait alors des cartons, restants du commerce, et avec de gros ciseaux, il le découpait en petits bouts qui prendraient place dans les lésines, sur les pierres, partout où il fallait absolument de l'humus pour recréer du terreau sur lequel pousserait enfin un jour une belle herbe.

- Vous verrez, nous avait-il dit, il y aura bientôt la place pour un demi-modzon de plus !

C'était insignifiant, que de vouloir faire de l'humus avec des bouts de carton. Mais cela lui était entièrement égal. Il avait tout son temps. Il avait même, on peut en avoir la certitude aujourd'hui, l'éternité devant lui.

Gustave Rochat, qui n'allait plus à l'alpage, maintenant qu'il n'osait plus grimper sur son vélomoteur de peur de se casser une piaute, déjà qu'il en avait une qui n'allait pas trop bien. Alors il montait dans ce qu'il nommait l'atelier, et là, derrière la vieille table dont les pieds resteront branlants jusqu'à l'Apocalypse, il désossait les vieilles boîtes, et les remontait bientôt avec de nouvelles pliures. C'étaient surtout les fonds qu'il y avait à refaire. Les

couvercles, du fait d'une pliure plus étroite, ils sont plus solides et ne lâchent que peu.

Il n'avait pas beaucoup d'outil pour ce travail tout artisanal. Un marteau, une tenaille, c'est marrant, il en servait de toutes petites, et un ciseau dont il utilisait la pointe pour tirer les agrafes du bois qu'ensuite il retirait avec ses tenailles. Il avait aussi naturellement ce qu'il faut pour monter, c'est-à-dire des pliures, des goupilles et des clous. Et tout cela mis dans des petits cartons ou dans des boîtes à vacherin vides qui ne servent plus.

Il gardait sa casquette sur sa tête, n'ayant plus beaucoup de cheveux.

Il n'était pas pressé, puisqu'il n'aurait même plus besoin de redescendre à la cave en fin de journée. De là il pourrait passer directement dans l'appartement qui était à peu près sur le même niveau. On entendrait alors son pas clopinant sur les trois ou quatre marches qu'il y a à descendre pour retrouver le corridor puis la cuisine.

Le voilà donc clouant et tapant, Gustave Rochat. Si on est à l'appartement du dessus, on l'entend très bien. Ça fait toc, toc, toc. Et puis encore toc, toc, toc. Et puis on entend plus rien, parce qu'il a posé son marteau pour reprendre une boîte à réparer qu'il désosse avec ses ciseaux ou son couteau de poche, qui est vieux et que l'on a toujours vu, avec une lame cassée, mais pour cette opération, il va encore. On n'est pas exigeant.

Et qu'est-ce qu'on voit, dans l'atelier ? On le voit, lui, avec sa casquette et sa veste parce qu'ici la porte des fois reste ouverte et qu'il ne fait pas si chaud que ça. Dans tous les cas il n'y a pas de chauffage. Et dessous sa veste, il y a encore son mandzon de berger. Et sous le mandzon, il y a sa chemise. Et sous sa chemise, il y a sa camisole. Et comme ça, ça lui fait quatre couches d'habits avec lesquels enfin il sent moins le froid. On voit les vieux liteaux que l'on a sciés en bouts de 30 cm à 33 cm et que l'on brûlera pendant l'hiver. Ils sont pourris au cœur, à cause que le bois qu'ils nous vendent maintenant, il ne vaut plus rien. Et c'est à peu près tout ce qu'on voit. On en entend plus, quand il tire le tiroir pour prendre ses papiers à cigarettes et son tabac, par exemple. Cà couine. Ce n'est pas la présence du bois qui le gêne. Il fait, lui, comme si l'incendie n'existait pas. C'est un inconscient fini, quelque part. Encore heureux que là-haut, il n'ait pas fait fricasser le chalet. On l'engueule, des fois, mais ça ne sert à rien. Il a pris l'habitude de rouler et d'allumer ses cigarettes ici, il ne changera pas. Heureusement que le sol est en terre cuite et ne risque pas de prendre feu. Autrement, la baraque, il y aurait longtemps qu'elle ne serait plus là. Déjà qu'une fois, à cause de cendres mal éteintes et mises sur des déchets de pliures et de sangles entreposés dans le coin de la remise, il avait manqué d'y « foutre » le feu !

Des fois il prend des clous dans la boîte ou dans le carton et les mets sur la table. Il lui importe peu qu'il ait la meilleure méthode ou la moins bonne. Personne n'est là pour le surveiller. Il va son chemin tranquille, philosophe, sans ambition, que celle de regarder ce soir des chiffres et des lettres à la TV et le télé

journal qui ne le fera même pas réfléchir. C'est simplement une habitude. Une habitude comme une autre.

Et voilà le top. Le vieux berger, Gustave Rochat, il faut croire, il aime l'odeur du bois, il aime tenir le bois dans ses mains, les fonds, les pliures, puis les boîtes montées sur lesquelles il remet les couvercles. Ceux-ci ne sont pas marqués. C'est pas encore tout à fait d'époque. On ne les marquera qu'en cave, avec le tampon semi-circulaire que l'on fera aller sur le feutre encreur. Mais ça, c'est une toute autre histoire, c'est en bas, là où il y a de l'excitation, tandis qu'ici c'est plus tranquille. C'est même tout à fait tranquille, loin des excitations du monde, et l'on s'y sent bien !

Jean Hiersin



AU PAYS DU VACHERIN MONT-D'OR

7 / LA FABRICATION DES BOÎTES

A DESCENTE DES TROUPEAUX

Il s'agit de Gustave Rochat. Il était en fait plus que berger. Ainsi laitier du village, ancien fromager sur sa montagne de Mallevaux-dessus, ancien affineur aussi.

A l'automne, bien entendu, il emboîtait comme les autres, mais alors à son rythme. La maîtrise du « coup de feu » nécessitait les mains de l'ensemble du personnel et de la maisonnée.

Mais il arrivait, en fin de semaine surtout, que le travail en cave se faisait moins pressant, ce qui était une bénédiction pour lui. Plus anciennement il serait monté sur sa montagne avec son vélomoteur, il aurait ouvert la porte du chalet pour retrouver sa vieille cuisine, il se serait assis sur le banc qu'il y a devant tout contre le mur pour s'en rouler une, une pas serrée du tout, et puis, tout en fumant, Ô avec ce tabac si mal serré, il n'allait pas s'asphyxier la semaine prochaine !, il regardait son plan, là-bas, du côté de la Dent de Vaulion. On y avait mis il y avait bientôt dix ans du fumier de poule. Crénom, l'effet s'en faisait encore sentir, de telle manière qu'au printemps déjà sur cet espace regagné sur les broussailles et les lésines, on y voyait pousser de grandes couiques qui dépassaient d'un beau bout tout le reste de la végétation.

- C'est ça, berger, tu nous fais pousser maintenant des couiques sur ta montagne !

Et il était bien, là, assis sur son banc, tranquille, oublieux du bas où le travail ne pressait pas, tout à son alpage, à la douce paix qui y régnait ainsi l'automne alors que le bétail était redescendu. On entendait parfois un coup de fusil dans les forêts, pas si loin que ça, et si ces abrutis allaient nous envoyer une décharge de plomb en pleine figure, maladroits comme ils sont, hein ?

Il irait voir son chantier, où l'été passé ses commis lui avait monté de la sciure et des découpures de carton. C'est lui qui les avait faites quand il n'avait plus de boîtes à repétasser. Il prenait alors des cartons, restants du commerce, et avec de gros ciseaux, il le découpait en petits bouts qui prendraient place dans les lésines, sur les pierres, partout où il fallait absolument de l'humus pour recréer du terreau sur lequel pousserait enfin un jour une belle herbe.

- Vous verrez, nous avait-il dit, il y aura bientôt la place pour un demi-modzon de plus !

C'était insignifiant, que de vouloir faire de l'humus avec des bouts de carton. Mais cela lui était entièrement égal. Il avait tout son temps. Il avait même, on peut en avoir la certitude aujourd'hui, l'éternité devant lui.

Gustave Rochat, qui n'allait plus à l'alpage, maintenant qu'il n'osait plus grimper sur son vélomoteur de peur de se casser une piaute, déjà qu'il en avait une qui n'allait pas trop bien. Alors il montait dans ce qu'il nommait l'atelier, et là, derrière la vieille table dont les pieds resteront branlants jusqu'à l'Apocalypse, il désossait les vieilles boîtes, et les remontait bientôt avec de nouvelles pliures. C'étaient surtout les fonds qu'il y avait à refaire. Les couvercles, du fait d'une pliure plus étroite, ils sont plus solides et ne lâchent que peu.

Il n'avait pas beaucoup d'outil pour ce travail tout artisanal. Un marteau, une tenaille, c'est marrant, il en servait de toutes petites, et un ciseau dont il utilisait la pointe pour tirer les agrafes du bois qu'ensuite il retirait avec ses tenailles. Il avait aussi naturellement ce qu'il faut pour monter, c'est-à-dire des pliures, des goupilles et des clous. Et tout cela mis dans des petits cartons ou dans des boîtes à vacherin vides qui ne servaient plus.

Il gardait sa casquette sur sa tête, n'ayant plus beaucoup de cheveux.

Il n'était pas pressé, puisqu'il n'aurait même plus besoin de redescendre à la cave en fin de journée. De là il pourrait passer directement dans l'appartement qui était à peu près sur le même niveau. On entendrait alors son pas clopinant sur les trois ou quatre marches qu'il y a à descendre pour retrouver le corridor puis la cuisine.

Le voilà donc clouant et tapant, Gustave Rochat. Si on est à l'appartement du dessus, on l'entend très bien. Ça fait toc, toc, toc. Et puis encore toc, toc, toc. Et puis on entend plus rien, parce qu'il a posé son marteau pour reprendre une boîte à réparer qu'il désosse avec ses ciseaux ou son couteau de poche, qui est vieux et que l'on a toujours vu, avec une lame cassée, mais pour cette opération, il va encore. On n'est pas exigeant.

Et qu'est-ce qu'on voit, dans l'atelier ? On le voit, lui, avec sa casquette et sa veste parce qu'ici la porte des fois reste ouverte et qu'il ne fait pas si chaud que ça. Dans tous les cas il n'y a pas de chauffage. Et dessous sa veste, il y a encore son mandzon de berger. Et sous le mandzon, il y a sa chemise. Et sous sa chemise, il y a sa camisole. Et comme ça, ça lui fait quatre couches d'habits avec lesquels enfin il sent moins le froid. On voit les vieux liteaux que l'on a sciés en bouts

de 30 cm à 33 cm et que l'on brûlera pendant l'hiver. Ils sont pourris au cœur, à cause que le bois qu'ils nous vendent maintenant, il ne vaut plus rien. Et c'est à peu près tout ce qu'on voit. On en entend plus, quand il tire le tiroir pour prendre ses papiers à cigarettes et son tabac, par exemple. Cà couine. Ce n'est pas la présence du bois qui le gêne. Il fait, lui, comme si l'incendie n'existait pas. C'est un inconscient fini, quelque part. Encore heureux que là-haut, il n'ait pas fait fricasser le chalet. On l'engueule, des fois, mais ça ne sert à rien. Il a pris l'habitude de rouler et d'allumer ses cigarettes ici, il ne changera pas. Heureusement que le sol est en terre cuite et ne risque pas de prendre feu. Autrement, la baraque, il y aurait longtemps qu'elle ne serait plus là. Déjà qu'une fois, à cause de cendres mal éteintes et mises sur des déchets de pliures et de sangles entreposés dans le coin de la remise, il avait manqué d'y « foutre » le feu !

Des fois il prend des clous dans la boîte ou dans le carton et les mets sur la table. Il lui importe peu qu'il ait la meilleure méthode ou la moins bonne. Personne n'est là pour le surveiller. Il va son chemin tranquille, philosophe, sans ambition, que celle de regarder ce soir des chiffres et des lettres à la TV et le télé journal qui ne le fera même pas réfléchir. C'est simplement une habitude. Une habitude comme une autre.

Et voilà le top. Le vieux berger, Gustave Rochat, il faut croire, il aime l'odeur du bois, il aime tenir le bois dans ses mains, les fonds, les pliures, puis les boîtes montées sur lesquelles il remet les couvercles. Ceux-ci ne sont pas marqués. C'est pas encore tout à fait d'époque. On ne les marquera qu'en cave, avec le tampon semi-circulaire que l'on fera aller sur le feutre encreur. Mais ça, c'est une toute autre histoire, c'est en bas, là où il y a de l'excitation, tandis qu'ici c'est plus tranquille. C'est même tout à fait tranquille, loin des excitations du monde, et l'on s'y sent bien !



Gustave Rochat s'apprête à clouer.



AU PAYS DU VACHERIN MONT-D'OR
7 / LA FABRICATION DES BOÎTES

Dessin d'André Paul à partir de la photo de la page précédente.